

JOURNAL ASIATIQUE

RECUEIL DE MÉMOIRES

ET DE NOTICES

RELATIFS AUX ÉTUDES ORIENTALES

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DIXIÈME SÉRIE

TOME XIX



PARIS

128605
10/7/13.

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

MDCCCXII

KAO-TCH'ANG, QOČO,
HOÜO-TCHEOU ET QARÂ-KHODJA,

PAR

M. PAUL PELLLOT,

AVEC UNE NOTE ADDITIONNELLE

DE M. ROBERT GAUTHIOT.

Au début de notre ère, la double ligne d'oasis au nord et au sud du Bogdo-ôla constitue le royaume «antérieur» et le royaume «postérieur» de 車師 Kiu-che⁽¹⁾. La capitale du

(1) Pour des mentions du Kiu-che dans la littérature bouddhique, cf. *T'oung Pao*, II, III, 674-675. Tout récemment (*Djami el-tévarikh, Histoire des Mongols*, t. II, p. 593), M. Blochet a interprété 車師前國地 par «terre du royaume ancien des maîtres des chars»; c'est à tous points de vue insoutenable, et il faut lire «territoire du royaume antérieur de Kiu-che». Quant à la valeur même des termes d'«antérieur» et de «postérieur», il ne me semble pas qu'elle ait été établie exactement. On sait bien que le royaume «antérieur» était au sud des T'ien chan, et le royaume «postérieur» au nord; mais par rapport à quoi ou à qui étaient-ils antérieur et postérieur? Était-ce par rapport aux Chinois qui arrivaient au royaume méridional avant d'atteindre le royaume septentrional, et qui venaient par le sud des T'ien-chan? Je ne crois pas que telle soit l'origine du nom. On sait que les Chinois s'orientent en regardant le sud; par suite, à l'inverse de ce que nous dirions nous-mêmes, la droite est pour eux l'occident, et la gauche l'orient. Qu'il en ait été de même en Asie centrale, par exemple chez les Hiong-nou, dès avant notre ère, c'est ce que la mention même à cette époque de «roi l'ou-k'i de gauche», qui réside à l'orient, et de «roi l'ou-k'i de droite», qui réside à l'occident, ne permet pas de révoquer en doute (le mode d'orientation n'est pas le même chez les Turcs de l'Orkhon au VIII^e siècle; comme les Hindous, ils font face à l'orient). Or, si on ne désigne pas les points cardinaux par des noms spécifiques, si on adopte pour l'ouest le nom de «droite» et pour l'est celui de «gauche», quels seront les équivalents naturels pour les deux points restants? Évidemment «antérieur» pour le sud, puisqu'on regarde le sud, et «postérieur» pour le nord. Les noms de «royaume antérieur» et de «royaume postérieur» signifient donc simplement «royaume du sud» et «royaume du

royaume «postérieur» était au nord des T'ien-chan, du côté de Goutchen. La capitale du royaume «antérieur» se trouvait au contraire au sud des T'ien-chan, à 交河 Kiao-ho, qui est cer-

nord», non seulement en fait, mais en raison et en quelque sorte étymologiquement. Il n'est pas étonnant par conséquent que nous retrouvions ailleurs les mêmes expressions prises exactement dans le même sens. L'ancien royaume coréen de Kao-li ou Kao-keon-li était formé de cinq tribus qui étaient désignées tantôt par leurs noms spéciaux, tantôt par des indications de couleurs répondant aux divers points cardinaux, tantôt enfin par les indications de tribus du «centre», d'«arrière», de «gauche», d'«avant» et de «droite», qui correspondent respectivement au centre, au nord, à l'est, au sud et à l'ouest. Dans le *Sin t'ang chou* (chap. 220, fol. 1 r° et v°), auquel j'emprunte ces indications, une omission accidentelle a fait tomber la mention de «droite» pour la tribu de l'ouest, mais c'est là une lacune évidente du texte, et qui est comblée par exemple dans le chapitre 325 de Ma Touan-lin (cf. ce passage de Ma Touan-lin traduit par SCHLEGEL dans *T'oung Pao*, III, 154). Il faut ajouter d'ailleurs que ces expressions de «droite» et de «gauche», d'«avant» et d'«arrière» s'appliquent à des groupes de tribus faisant en réalité partie d'une même domination, et qui distinguent ainsi elles-mêmes leurs divers éléments constitutifs; il ne s'agit pas de noms donnés par des étrangers, par les Chinois par exemple, pour distinguer des royaumes différents. J'ai simplifié les dénominations se rapportant au Kiu-che en disant toujours «royaume antérieur» et «royaume postérieur», mais les expressions des textes varient. Rien que dans le chapitre 118 du *Heou han chou*, on trouve côte à côte les expressions de 車師前王庭 Kiu-che ts'ien-wang-t'ing, «cour du roi antérieur de Kiu-che», 車師前部 Kiu-che ts'ien-pou, «tribu antérieure de Kiu-che», 車師前王 Kiu-che ts'ien-wang, «roi antérieur de Kiu-che»; il s'agit donc de tribus tout autant que de royaumes. Ces tribus étaient d'ailleurs si bien apparentées, et comme confédérées, qu'avec quatre autres principautés voisines elles constituaient ce qu'on appelait «les six royaumes de Kiu-che» (cf. CHAVANNES, dans *T'oung Pao*, II, VIII, 154, 158, 210-211). Les tribus «antérieure» et «postérieure» furent même souvent réunies sous la même domination, et quand par exemple l'envoyé chinois Wang Yen-tô se rend dans la région de Tourfan en 981, la capitale est bien à Kao-tch'ang, au sud des T'ien-chan, mais le roi est allé fuir les chaleurs dans sa résidence d'été, à Pei-t'ing, de son nom turc Biš-balyq, qui correspond à la «cour du roi postérieur» du temps des Han, sur le versant nord des monts Célestes. Comme on le voit, il n'y a rien à retenir de la glose de Stanislas JULIEN (*Mélanges de géographie asiatique et de philologie sino-indienne*, p. 103) qui interprète «antérieur» par «oriental» et «postérieur» par «occidental»; cette note erronée a passé dans les *Mediaeval Researches* de BRETSCHNEIDER, t. II, p. 186.

tainement la ville ruinée de Yâr; en outre, une colonie militaire chinoise était installée sur le territoire du royaume « antérieur », au « mur de Kao-tch'ang » (高昌壁)⁽¹⁾, qui correspond tout aussi sûrement à l'emplacement de Qarâ-khodja, à l'est de Tourfan. En 460, 闐伯周 K'an Po-tcheou prenait pour la première fois le titre de « roi (王) de Kao-tch'ang »⁽²⁾. On est naturellement amené à penser que, dès ce moment, sa capitale fut fixée à l'ancien « mur de Kao-tch'ang » des Han, qui donnait son nom à son royaume; la stèle du v^e siècle qui fut retrouvée dans l'ancienne enceinte considérable d'Ydyqut-Šähri, près de l'actuel Qarâ-khodja, par la première mission Grünwedel et qu'a traduite M. Franke, vient à l'appui de cette hypothèse⁽³⁾. Dès lors, la capitale ne se déplace plus : c'est bien à Qarâ-khodja qu'est la capitale du royaume de Kao-tch'ang quand les T'ang s'en emparent en 640⁽⁴⁾. Dans le courant du ix^e siècle, l'empire ouïgour de Mongolie se disloque, et, parmi les principautés nées de ses ruines, un autre royaume de Kao-tch'ang, où les Ouïgours dominent, s'organise en un pays où l'hégémonie chinoise a cessé de s'exercer; sa capitale est à nouveau Qarâ-khodja; c'est là la ville de Kao-tch'ang que l'ambassadeur chinois Wang Yen-tö visite en 981⁽⁵⁾.

Mais, dès ce moment, une autre forme apparaît. Pendant que la dynastie chinoise des Song emploie encore la forme de Kao-tch'ang, les envahisseurs Leao, établis dans le nord de la Chine, désignent les Ouïgours de Qarâ-khodja sous un autre

(1) Cf. CHAVANNES, dans *T'oung Pao*, III, VIII, 155, 158, 169.

(2) Cf. *Pei che*, chap. 97, fol. 4 r^o.

(3) Cf. O. FRANKE, *Eine chinesische Tempelinschrift aus Idikutšähri bei Turfan*, Berlin, 1907, in-4^o.

(4) Pour les raisons qui ont fait un moment croire, à tort d'ailleurs, que cette capitale se trouvait à Yâr comme au temps des Han, cf. B. E. F. E.-O., IX, 165.

(5) Cf. la traduction de ce voyage dans Stanislas JULIEN, *Mélanges de géographie asiatique*, p. 86-102.

nom : ce sont ces Ouïgours que l'*Histoire des Leao*, en mentionnant leur ambassade de 913, appelle les Ouïgours de 和州 Houo-tcheou ⁽¹⁾. L'*Histoire des Kin* parle à son tour des Ouïgours de Houo-tcheou à propos de faits se rapportant à l'année 1130. Sous les Mongols, le nom est plus généralement écrit 火州 Houo-tcheou, mais on rencontre aussi, comme c'est le cas en général pour les noms étrangers dans l'*Histoire des Mongols*, des orthographes différentes, et, entre autres, on voit apparaître les formes allongées 哈刺火州 Ha-la-houo-tcheou, 合刺火者 Ho-la-houo-tchö, qui correspondent déjà à la forme qui a prévalu jusqu'à nos jours, Qarâ-khodjo, puis Qarâ-khodja ⁽²⁾. Selon l'*Histoire des Mongols*, le prince des Ouïgours de Qarâ-khodja avait le titre de 亦都護 Yi-tou-hou : c'est là en effet le titre d'*ydjqt* que nous lui connaissons par d'autres sources ⁽³⁾. Les historiens persans de l'époque mongole connaissent également le nom de Qarâ-khodjo ⁽⁴⁾. Sous les Ming, la prééminence politique est passée à la ville même de Tourfan, ancienne sans doute, mais qui n'avait pas joué de rôle marquant jusque-là. L'*Histoire des Ming* nous apprend en outre qu'à 30 li à l'est de Tourfan est la ville de 火州 Houo-tcheou aussi appelée 哈刺 Ha-la, entendez Khodjo aussi appelé Qarâ-khodjo. Et elle ajoute qu'à l'est de Houo-tcheou sont les ruines d'une ancienne ville, qui est la capitale de l'ancien Kao-tch'ang ⁽⁵⁾. Il faut comprendre par là que l'ancienne ville de Qarâ-khodjo avait été peu à peu abandonnée dans le courant

⁽¹⁾ Cf. *Leao che*, chap. 1, fol. 3 v°; les Ouïgours de Houo-tcheou apparaissent encore dans le *Leao che* au chapitre 36, fol. 10 v°.

⁽²⁾ Pour ces noms au temps des Kin et des Yuan, il y a encore d'autres orthographes que celles que je donne ici. Il serait trop long d'énumérer tous les textes; la plupart ont déjà été signalés par Bretschneider, et on les retrouvera par l'index des *Mediaeval Researches*, sous Huo Chou et Karakhodjo.

⁽³⁾ Cf. BRETSCHNEIDER, *ibid.*, t. 1, p. 247, 249, 260.

⁽⁴⁾ Cf. par exemple BLOCHER, *Hist. des Mongols*, II, 593.

⁽⁵⁾ Cf. *Ming che*, chap. 329, fol. 8 r°; BRETSCHNEIDER, *ibid.*, II, 186-187.

du xiv^e siècle pour l'emplacement voisin qui est le Qarà-khodja actuel; la ville ruinée garda toutefois le nom de ses anciens souverains et s'appelle aujourd'hui encore Ydyqut-Şahri, la « ville de *Ydyqut* »⁽¹⁾. C'est certainement ce nouveau Qarà-khodja, distinct de l'ancien Ydyqut-Şahri, que les envoyés de Chah-rokh ont traversé après Tourfan au début du xv^e siècle⁽²⁾. La géographie chinoise moderne transcrit ce nom 哈喇和卓 Ha-la-houo-tcho⁽³⁾.

Ainsi nous avons en apparence deux formes chinoises, Kao-tch'ang et Houo-tcheou, auxquelles correspond, au moins dès le xiii^e siècle, une forme indigène Qarà-khodja ou plutôt, à cette époque, Qarà-khodjo. Jusqu'à ces dernières années, nous devions nous en tenir à ces constatations, mais la découverte des inscriptions de l'Orkhon, puis celle des documents du Turkestan chinois, apportent de nouvelles sources d'information qu'il faut maintenant examiner.

C'est dans l'inscription turque de Kül-tegin qu'on a cru pour la première fois retrouver, sur un monument non chinois d'Asie centrale, la mention de Kao-tch'ang. Il y est question de Kül-tegin « ayant lutté avec le Qoşu-tutuq » (*Qoşu-tutuq birlä söngüsmüs*)⁽⁴⁾. M. Parker suggéra à M. Thomsen de voir dans Qoşu (ou Quşu) la transcription du 和州 Houo-tcheou des textes chinois. M. Barthold, qui avait d'abord admis la possibilité de cette explication⁽⁵⁾, changea d'opinion pour

(1) Cf. par exemple A. GRÜNWEDEL, *Bericht über archäologische Arbeiten in Idikustschari und Umgebung im Winter 1902-1903*, Munich, 1906, in-4°, p. 4-5.

(2) Cf. YULE, *Cathay and the way thither*, p. cc, 275.

(3) Voir par exemple le *K'in ting houang yu si yu Fou tche*, chap. 14, fol. 6 de l'édition photolithographique de Hang-tcheou, 1893.

(4) Cette lecture, qui est celle de M. Thomsen, a été également adoptée par M. Radlov; cf. W. RADLOFF, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*, Neue Folge, Saint-Petersbourg, 1897, in-4°, p. 143.

(5) W. BARTHOLD, *Die historische Bedeutung der alttürkischen Inschriften*, p. 34, dans *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, Neue Folge.

des raisons historiques⁽¹⁾; je crois que des arguments linguistiques non moins forts s'opposent à l'interprétation de M. Parker. Il y a des exemples de *ts* transcrit *s* dans des emprunts turcs anciens, et c'est aussi le cas général pour tous les mots chinois commençant par *ts* et que le turc moderne de Kachgarie a empruntés⁽²⁾. Mais il n'y a aucune raison pour admettre une altération du *č* initial de *tcheou* en *š*, alors que *č* existe en

(1) W. BARTHOLD, *Die alttürkischen Inschriften und die arabischen Quellen*, p. 14, dans *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, Zweite Folge, Saint-Petersbourg, 1899, in-4°.

(2) L'affriquée *ts* n'existait pas en turc, mais les Turcs pouvaient cependant la prononcer; d'où le double traitement. Le *ts* est maintenu par exemple en turc ancien dans *tsang* (cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, 1908, in-4°, p. 29), qui transcrit le chinois 倉 *ts'ang*, «grenier, magasin», au lieu que ce même mot a été emprunté en turc moderne de Kachgarie sous la forme سانك *sāng* (cf. DUTREUIL DE RUINS et GRENARD, *Mission scientifique dans la Haute Asie*, II, 262; 漢回合璧 *Han houei ho pi*, fol. 14; *Évangile de saint Marc* en turc kachgarien, انجيل مرقوس, Leipzig, 1898, p. 11, 26, 61; et sans doute le nom de Garmsāng, «grenier chaud», à l'est de Kachgar); ce mot chinois commode est d'ailleurs connu également des Tibétains (cf. SARAT CHANDRA DAS, *A Tibetan-English Dictionary*, p. 31, où *ké'u-tshau* = ch. 庫倉 *k'ou-ts'ang*). Le titre chinois de 將軍 *tsiang-kiun*, «général», apparaît au contraire toujours dans les inscriptions de l'Orkhon sous la forme *sāūūn*, et dans les manuscrits turcs de Tourfan on trouve *saugun* (le timbre vocalique est incertain; cf. deux exemples dans F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, II, Berlin, 1911, in-4°, p. 18, 81); ces formes avaient prévalu en Asie centrale et c'est à elles que répond le *saugon* de Marco Polo (éd. Yule-Cordier, II, 136, 138). Les mêmes manuscrits de Tourfan ont fourni *tsun* pour 寸 *ts'ouen*, «pouce» (F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, II, 77, 82, 86). Le *ts* initial est conservé dans Getsi, transcription de 義淨 *Yi-tsing* (cf. MÜLLER, *Uigurica*, I, p. 15-16, où l'équivalence Yue-tche est inexacte). Le mot chinois 罪 *tsouei*, «faute, péché», est représenté en turc ancien sous les deux formes *tsui* et *sui* (cf. W. RADLOFF, *Chuastuanit*, Saint-Petersbourg, 1909, in-8°, p. 23). On a *t[ā]n:si* pour 天子 *t'ien-tseu*, «Fils du ciel», dans THOMSEN, *Dr. M. A. Stein's Mss.*, p. 196. Enfin M. F. W. K. Müller semble fournir un dernier exemple (*Uigurica*, II, p. 61) avec *lisip*, qui serait selon lui 痢疾 *li-tsi*, «diarrhée»; mais *tsi* est ancien **tsit* ou, dialectalement, **tsir*; dans le système du turc des T'ang, la transcription devrait être *lisir* ou *litsir*, mais non *lisip*; l'équivalence me paraît donc inexacte.

ture⁽¹⁾. De plus, le Houo-tcheou auquel fait appel M. Parker est inconnu de la géographie des T'ang; il n'apparaît qu'au x^e siècle avec les Leao, deux siècles après Kùl-tegin. Qošu (ou Qušu) me paraît pouvoir s'expliquer autrement. Comme M. F. W. K. Müller l'a bien montré, le titre de *tutuq* en ture doit être un simple emprunt au 都督 *tou-tou* (**tu-tuk*) du chinois⁽²⁾; nous devons donc avant tout chercher si, parmi les circonscriptions de *tou-tou* de l'époque des T'ang, il n'en est pas qui se rapproche, phonétiquement et géographiquement, du Qošu de Kùl-tegin. Or il en est une précisément que connaît le *Sin t'ang chou*, c'est le 都督府 *tou-tou-fou* de 孤舒 Kou-chou. Phonétiquement, l'équivalence est parfaite, car les deux caractères qui entrent dans ce nom se prononçaient sensiblement sous les T'ang comme de nos jours, et n'ont jamais comporté de consonne finale. Géographiquement, nous ignorons l'emplacement exact de cette circonscription, tout en sachant cependant qu'elle se trouvait au nord des monts Célestes⁽³⁾. Cela suffit pour que sa mention puisse se concilier sans peine avec les données historiques de l'inscription de

(1) Le *č* (*tch*) chinois initial s'est maintenu régulièrement dans les transcriptions du ture archaïque; un exemple célèbre est fourni par *quncuy*, qui apparaît aussi bien dans les inscriptions de l'Orkhon (voir une série d'exemples dans W. RADLOFF, *Die altürk. Inschr. der Mongolei*, 3^e livraison, 1895, p. 382) que dans les manuscrits de Tourfan (cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, II, p. 20, 23), et qui transcrit le chinois 公主 *kong-tchou*, «princesse impériale, fille de l'empereur». On rencontre également dans les textes de M. Müller *čygh*, qui est le chinois 尺 *tch'e*, «pied», *čanyši* qui représente 長史 *tchang-che*, et *čaisi* (= *čaisi*?), qui est peut-être 差使 *tch'ai-che* (cf. *Uigurica*, II, 77, 80, 81, 82, 86). Des objections linguistiques non moins fortes peuvent être élevées contre l'autre équivalence à laquelle M. Barthold avait songé pour *qušu*, à savoir 斛薛 Hou-sie, qui s'écrivit aussi 斛薩 Hou-sa; tous ces caractères comportent des consonnes finales anciennes, et ramènent à quelque chose comme Ghuqsar ou Ghuqsal; il ne peut s'agir de *qušu*.

(2) F. W. K. MÜLLER, *Der Hofstaat eines Uiguren-Königs*, dans *Festschrift Vilhelm Thomsen*, Leipzig, 1912, in-8°, p. 212.

(3) Cf. *Kieou t'ang chou*, chap. 40, fol. 30 r°; *Sin t'ang chou*, chap. 43, fol. 6 v°; CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kue occidentaux*, p. 68.

Kül-tegin, et je crois par suite que c'est Kou-chou, et non Houo-tcheou, qui est vraisemblablement nommé sur le monument de Kocho-tsaïdam.

Les inscriptions de l'Orkhon n'ont donc fourni aucun nom qui puisse être mis en rapport avec Kao-tch'ang, Houo-tcheou ou Qarâ-khodja; mais il n'en est pas de même des manuscrits du Turkestan. Dès 1908, le colophon d'un fragment provenant des contreforts montagneux au nord de Tourfan livrait un nom de Qoço que M. F. W. K. Müller restituait immédiatement en Khodjo⁽¹⁾, c'est-à-dire l'ancien Qarâ-khodjo, Ydyqut-šahri. Qoço reparaisait en 1911 dans un autre manuscrit étudié par M. Müller⁽²⁾. Puis, coup sur coup, un texte manichéen de la région de Tourfan publié par M. von Le Coq et un manuscrit en écriture turque runnique traduit par M. Thomsen viennent de nous valoir deux nouvelles mentions de Khoço et de Qoço⁽³⁾. M. Thomsen, à vrai dire, a vocalisé Qoçu, mais sa note même montre qu'il y a été amené par l'ancienne identification à Houo-tcheou qu'il devait à M. Parker; en réalité, l'écriture runnique ne distingue pas entre *o* et *u*. Et puisque maintenant nous sommes en possession de la forme turque Qoço du nom de Kao-tch'ang à l'époque des T'ang, il ne faut plus songer à tirer Qoço du plus tardif Houo-tcheou, mais bien au contraire admettre que c'est Houo-tcheou, avec toutes ses orthographes, qui est une transcription chinoise du nom ture Qoço.

Il ne s'ensuit pas d'ailleurs, à mon sens, que ce nom ture Qoço, qui est celui de la capitale du Kao-tch'ang sous les T'ang, soit lui-même purement indigène. Jusqu'ici nous avons été sur un terrain solide; l'opinion que je vais maintenant exprimer

(1) F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, p. 14.

(2) F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, II, p. 20.

(3) Cf. VON LE COQ, *Ein manichäisches Buch-Fragment aus Chotscho*, dans *Festschrift Vilhelm Thomsen*, p. 147, 149; V. THOMSEN, *Dr. M. A. Stein's Mss. in turkish «runic» script from Miran and Tun-huang*, dans *J. R. As. Soc.*, janv. 1912, p. 189.

n'est qu'une hypothèse. Écartons les transcriptions chinoises tardives du type Houo-tcheou, qui reposent certainement sur Qoço, et la forme Qarâ-khodja, le « khodja noir », qui n'en est qu'un développement tardif avec une modification vocalique, plus tardive encore, due à l'étymologie populaire. Nous restons seulement en face de deux formes pour l'époque des Tang : Kao-tch'ang et Qoço, et toutes deux s'appliquent à la même ville. Je crois qu'au fond elles sont apparentées, et que l'une est sortie de l'autre. Mais alors en quel sens se serait fait l'emprunt? En premier lieu Qoço n'a pas de sens apparent en ture; Kao-tch'ang en a un en chinois. Sans doute il ne manque pas d'exemples où des transcriptions chinoises phonétiques se sont adaptées pour prendre une valeur sémantique; mais ici il ne faut pas oublier que l'explication est donnée dès le v^e siècle ⁽¹⁾. Je sais bien aussi qu'il ne serait pas surprenant, si les deux noms sont apparentés, que Qoço n'eût pas de sens en ture. Car Kao-tch'ang apparaît dès le début de notre ère, à une époque où, dans la région de Tourfan, on ne devait pas parler ture, et où par suite, si l'emprunt ne s'est pas fait en partant de Kao-tch'ang, il faudra admettre que les deux formes remontent à un troisième original qui ne serait ni ture ni chi-

(1) C'est à propos de la fondation du « royaume » de Kao-tch'ang, qui date de 460. Le *Pei che* (chap. 97, fol. 4 r^o) rapporte à ce sujet une double hypothèse : « Le niveau du sol forme un plateau élevé; la population y est brillante et prospère; c'est pourquoi on a appelé [le pays] Kao-tch'ang. On dit aussi que ce territoire a la levée de Kao-tch'ang de l'époque des Han, et que c'est pourquoi on en a fait le nom du royaume » (地勢高敞人庶昌盛因名高昌亦云其地有漢時高昌壘故以爲國號). La première explication ne s'impose évidemment pas, mais elle est conforme aux idées qui ont fait créer bien des noms géographiques chinois. Il semble certain par ailleurs que le souvenir du « mur de Kao-tch'ang » des Han est pour beaucoup dans l'appellation adoptée en faveur du nouveau royaume. Les deux explications peuvent d'ailleurs se concilier en reportant à l'origine du nom de Kao-tch'ang sous les Han l'explication qui nous est ici donnée pour l'apparition, ou plutôt la réapparition, de ce nom au v^e siècle.

nois⁽¹⁾. Seulement on doit se rappeler que, lorsque le nom de Kao-tch'ang est adopté aux alentours de l'ère chrétienne, il ne s'applique pas à une ville indigène du Kiu-che, mais à une colonie chinoise, pour laquelle il est tout naturel qu'on ait choisi un nom purement chinois. Enfin et surtout, si rien ne nous montre comment Kao-tch'ang aurait pu sortir de Qoço ou d'un original voisin de Qoço, la phonétique de l'époque des T'ang, et elle seule, établit que Qoço, au contraire, a pu naître de Kao-tch'ang.

C'est en effet une des constatations inattendues que nous devons aux manuscrits non chinois de l'époque des T'ang, de nous faire voir des mots chinois se terminant par la nasale gutturale, et dont la nasale gutturale était assez peu perceptible pour ne pas être notée en transcription. On sait que cette nasale tombe aujourd'hui pratiquement dans certains dialectes foukienois, et a tout à fait disparu en sino-japonais (où 兵 *ping* devient *hei* ou *hyō*, où 藏 *tsang* devient *zō*, etc.); mais on ne pouvait soupçonner que les dialectes chinois septentrionaux, qui ne montrent pas trace d'une semblable évolution, en eussent été menacés à un moment donné. Dans les manuscrits d'Asie centrale, la chute de *n* (*ng*) est de règle quand la voyelle est *i*; c'est ainsi que 丙 *ping*, 丁 *ting* apparaissent en écriture manichéenne sous les formes *piy*, *t'iy*⁽²⁾; le nom de 義淨 *Yi-tsing* est transcrit Getsi en ture⁽³⁾; les transcriptions chinoises en caractères tibétains, dans les manuscrits que j'ai rapportés de

(1) Il ne me paraît pas possible phonétiquement de tirer Qoço de l'ancien nom indigène du pays, écrit 姑師 *Kou-che* au II^e siècle avant notre ère par Tehang K'ien (cf. *Che ki*, chap. 123, fol. 2 r^o), et bientôt après 車師 *Kiu-che*. Mais j'admettrais très bien qu'une lointaine analogie avec ce nom eût contribué au choix du nom de Kao-tch'ang par les Chinois.

(2) Cf. F. W. K. MÜLLER, *Die «persischen» Kalendarausdrücke im chinesischen Tripitaka*, extrait des *Sitzungsber. der k. preuss. Akad. der Wissench.*, 1907, in-4^o, p. 3-7.

(3) Cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, p. 14-15, et *supra*, p. 584, n. 2.

Touen-houang, obéissent aux mêmes habitudes. Quand la voyelle est autre que *i*, la nasale finale est parfois maintenue en transcription, mais pas toujours. Nous avons ainsi par exemple *kéy* pour 庚 *keng*⁽¹⁾, à côté de *sing* pour 升 *cheng*⁽²⁾ et sans doute de *barsong* pour 佛僧 *fo-seng*⁽³⁾. Le mot chinois 龍 *long*, « dragon », s'est acclimaté en ture sous les formes *lūi* et *lu*⁽⁴⁾, et paraît subsister en tibétain moderne avec l'orthographe *klu* (le *k* est muet)⁽⁵⁾. Enfin, avec la voyelle *a*, nous trouvons bien une transcription *tsang* pour 倉 *ts'ang*, mais aussi nous voyons le titre de Yi-tsing, 三藏 *san-tsang* (**sam-dzan*), « [maître du] Tripitaka », transcrit *samtso*⁽⁶⁾. Ici nous avons, pour l'époque des T'ang et dans la même région, exactement l'équivalent de Qoço pour Kao-tch'ang. Dans les

(1) Cf. F. W. K. MÜLLER, *Die «persischen» Kalendarausdrücke*, p. 4-7.

(2) Cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, II, p. 77, 82, 86.

(3) *Ibid.*, p. 77, 105.

(4) C'est *lūi* qu'on trouve dans les inscriptions de l'Orkhon pour désigner l'année du dragon (cf. par exemple W. RADLOFF, *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, 3^e livr., p. 251); les textes de Tourfan ont donné *lu* pour traduire *nāga*, en chinois 龍 (cf. F. W. K. MÜLLER, *ibid.*, p. 20). Pour l'année du dragon, on retrouve *lūi* dans la liste d'Oluğ Beg et *lu* dans celle d'Albīrūnī (cf. le tableau dressé par CHAVANNES dans *Toung Pao*, II, VII, 52). C'est sous cette même forme, par l'intermédiaire du ture sans doute, que le nom du dragon est passé en mongol, où il s'écrit *loo* (cf. le dictionnaire de Kovalevskii, p. 1965). M. Forke (*Lun-Héng*, II, 484) a déjà indiqué que c'était sans doute *long* qu'il fallait retrouver sous ces formes, et non 雷 *lei*, « tonnerre », comme l'avait cru M. Hirth. La prononciation *lūi* (avec *ü* et non *u*) du ture de l'Orkhon a peut-être sa raison d'être; les tables du *K'ang hi tseu tien* distinguent entre 籠 *long* et 龍 *long*, en mouillant le second caractère, soit *l'ūi* ou *l'ūü*, et les prononciations dialectales du chinois moderne ont gardé la trace de cette différence.

(5) En tibétain, *klu* désigne le *nāga*, mais l'animal correspondant au dragon dans le cycle des douze animaux est le fabuleux *'brug*, dont le nom est identique au nom même du tonnerre.

(6) Cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, p. 14-15, mais où les équivalences sont obscures par des fautes d'impression : au lieu de *santsu*, *samtso*, il faut lire *santsu*, *samtso*, et, pour la prononciation chinoise ancienne, l'o de *sam-tsoung* est une restitution inexacte; le mot est à voyelle *a* anciennement comme de nos jours, partout où cet *a* n'a pas été altéré par la chute de la nasale finale.

deux cas, la nasale gutturale a disparu, mais, en tombant, a fait passer de *a* à *o* la voyelle du mot; on sait que c'est ce qui s'est produit régulièrement en sino-japonais⁽¹⁾.

Si donc on comprend mal que Qo'co ou une forme approchante ait pu donner Kao-tch'ang au début de notre ère, on voit que Kao-tch'ang a très bien pu, sous les T'ang, aboutir en turc à une prononciation Qo'co⁽²⁾. Comme les deux noms s'appliquent à la même ville, l'un en turc, l'autre en chinois, il me paraît difficile de ne pas les identifier l'un à l'autre.

Seulement, lorsqu'après l'interruption provoquée par les

(1) Cette chute des nasales gutturales finales dans le chinois qu'on entendait en Asie centrale à l'époque des T'ang ne laisse pas d'ailleurs que de poser un problème linguistique assez obscur. Si on compare ce chinois d'Asie centrale sous les T'ang avec celui que nous pouvons restituer par les tables phonétiques du *K'ang hi tseu tien*, les deux différences essentielles consistent dans cette chute des nasales gutturales finales et dans la substitution de *r* à *t* final. Au point de vue des nasales gutturales, le même phénomène se retrouve dans les dialectes foukienois et en sino-japonais, mais aussi bien le foukienois que le sino-japonais sont en faveur de l'ancien *t* final et non de *r*. Pour trouver un parallèle à l'*r* des transcriptions turques, il faut aller prendre l'*l* du sino-coréen. alors qu'en sino-coréen, les nasales gutturales finales sont demeurées intactes. On pourrait admettre à la rigueur que, dans la Chine du nord, le *t* final était passé à *r*, phénomène qui nous est attesté par les transcriptions turques des T'ang et par le sino-coréen, et dire que si les dialectes chinois modernes n'en ont pas conservé trace, c'est que ce phénomène fut spécial aux dialectes septentrionaux où, dès le XIII^e siècle, toutes les consonnes finales autres que des nasales étaient tombées. Mais on s'explique mal alors que, du second phénomène, ces mêmes dialectes du nord n'aient pas gardé le moindre indice : les nasales gutturales finales y sonnent aussi nettement que nulle part ailleurs. Faudra-t-il admettre que, sous les T'ang, les nasales gutturales des dialectes septentrionaux étaient en effet en voie de disparition, mais qu'après le trouble apporté dans ces provinces par les invasions des Leao, des Kin et autres populations non chinoises, il y eut une sorte de «resinisation» linguistique par des Chinois du centre, et que non seulement l'évolution qui allait faire disparaître ces nasales finales s'arrêta, mais qu'elles reprirent leur pleine valeur originelle? La question n'est pas mûre, et tout au plus peut-on la signaler dès à présent.

(2) Il n'y a pas à insister sur l'équivalence *qo = kao*, qui est rigoureuse (cf. le *q* de *quency = Koung-tchou*). Il restera toutefois à trouver une explication pour le كوشان Kusān de Mas'ūdi (*Les Prairies d'or*, I, 288, 358), qui ne s'explique bien ni par Qo'co, ni même par Kao-tch'ang.

troubles de la fin des T'ang, l'Extrême-Orient s'est trouvé renouer des relations avec l'Asie centrale, on se rappelait bien que géographiquement Qoëo était l'ancien Kao-tch'ang, mais les nouveaux venus, prononçant Kao-tch'ang à la façon normale, ne le reconnurent pas sous sa forme turque. Cette forme turque avait pris une existence indépendante, faisait partie d'une onomastique d'Asie centrale qui, même lorsqu'elle était d'origine chinoise, n'évoluait pas toujours dans le même sens ou aussi vite que les prononciations de la Chine propre, et ce nom d'origine chinoise, les Chinois se trouvèrent amenés à le retranscrire sous les formes nouvelles de Houo-tcheou, Houo-tcho. etc.

Qu'il y ait eu alors en Asie centrale, pour un certain nombre de noms chinois, une onomastique constituée et qui se maintint indépendamment de l'évolution phonétique du chinois en Chine, c'est ce dont les manuscrits du Turkestan me paraissent donner un nouvel indice. Le fragment étudié par M. von Le Coq nomme une ville de Sughèu, et il est également question de Sughèu dans le texte runnique de M. Thomsen⁽¹⁾. Les deux éditeurs y ont naturellement reconnu la ville de 肅州 Sou-tcheou au Kan-sou, dont le premier caractère se prononçait *suk à l'époque des T'ang. La transcription turque se justifie donc parfaitement pour l'époque des T'ang. Mais, plus tard, la prononciation chinoise évolua. Sou-tcheou était une grande ville, la première grande ville de Chine à laquelle on parvenait en arrivant d'Asie centrale, surtout après que la route directe du Lob-nor par Touen-houang eut cessé d'être très fréquentée. Les gens d'Asie centrale, Turcs et Persans, continuèrent à connaître Sou-tcheou et l'appelèrent encore Sukèu quand toute la Chine du nord ne prononçait plus que Sou-tcheou. C'est certainement le cas à l'époque mongole. Au xiii^e et au xiv^e siècle,

(1) Cf. von Le Coq, *loc. laud.*, p. 48; THOMSEN, *loc. laud.*, p. 189.

les transcriptions chinoises en *phags-pa* sont là pour attester, de façon irrécusable, que, dans le chinois courant et dans toute la Chine du nord en particulier, il n'y avait plus d'autre consonne finale que les trois nasales (*ñ, n, m*)⁽¹⁾. Marco Polo parle cependant de la ville de Succiu, ce qui correspond à une prononciation Sukčü⁽²⁾. Mais il ne s'ensuit pas que le témoignage de Marco Polo soit en contradiction avec les données phonétiques incontestables que nous pouvons tirer des transcriptions *phags-pa*. On sait que Marco Polo, maint exemple le prouve, était entouré de Persans à qui il doit le plus clair de sa nomenclature; le persan est même sans doute la seule langue orientale qu'il ait jamais maniée couramment⁽³⁾. Or, parmi ces Persans, empruntant leur information aux gens d'Asie cen-

(1) Ces trois nasales se réduisent aujourd'hui à deux en chinois mandarin, par le passage de *m* final à *n*.

(2) Cf. *The book of Ser Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, I, 217-218. Yule, avec son bon sens ordinaire, s'est méfié des explications données ici par Pauthier (*Le Livre de Marco Polo*, p. 164), et où une part de vérité se mêle à beaucoup d'erreur. Pauthier veut que *sūk* (*souk*) soit une prononciation «vulgaire»; c'est inexact; il s'agit seulement d'une prononciation ancienne; c'est à Pauthier sans doute que M. Blochet (*Histoire des Mongols*, p. 488) a emprunté son «Sou-(vulg. Sok) tchéou». On trouve dans Rachid ed-din un Sukčü ou Sukju qu'on identifie généralement à notre Sou-tcheou, mais M. Blochet (*loc. laud.*) conteste cette identification.

(3) C'est l'idée de Yule (cf. par exemple I, 448), et je la crois tout à fait juste. On peut la fortifier d'autres indices. On sait par exemple que Marco Polo substitue le lion au tigre dans le cycle des douze animaux. M. Chavannes (*Toung Pao*, II, VII, 59) suppose que «cette dernière différence provient sans doute de ce que Marco Polo connaissait le cycle avec les noms mongols des animaux : c'est le léopard dont il a fait le lion». Mais on ne voit pas pourquoi il aurait rendu par «lion» le turco-mongol *bars*, qui signifie seulement «tigre». Admettons au contraire qu'il pense en persan : dans toute l'Asie centrale, le persan شبر *šabr* a les deux sens de lion et de tigre. De même, quand Marco Polo appelle la Chine du sud Manzi, il est d'accord avec les Persans, par exemple avec Rachid ed-din, pour employer l'expression usuelle dans la langue chinoise populaire de l'époque, c'est-à-dire 蠻子 *Man-tsen*; mais, au lieu de Manzi, les Mongols avaient adopté un autre nom, Nangias, dont il n'y a pas trace dans Marco Polo. On pourrait multiplier ces exemples.

trale, l'ancienne prononciation Sukčü que nous attestent les manuscrits des T'ang avait dû subsister, indépendamment de l'évolution phonétique qui avait amené les Chinois à ne plus prononcer que Sou-tcheou. Au commencement du xv^e siècle encore, c'est Sukčü et non Sou-tcheou que connaîtront les envoyés de Chah-rokh⁽¹⁾. A quel moment cette forme archaïque disparut-elle? Il est difficile de le dire de façon certaine. Au début du xvii^e siècle, c'est Sou-tcheou qu'on trouve dans le récit de Benoît de Goes⁽²⁾; mais on sait que ces récits nous sont parvenus de façon très fragmentaire, en un texte de Trigault basé sur des reconstitutions de Ricci; même si Benoît de Goes, qui vivait au milieu de gens d'Asie centrale, a écrit Sukčü, les jésuites pékinois auront rétabli Sou-tcheou. Jusqu'à la fin des Ming, Sou-tcheou reste la grande ville à laquelle on accède aussitôt après avoir franchi Kia-yu-kouan, cette porte par laquelle les Ming se sont résolument, et dès le milieu du xv^e siècle, séparés de l'Asie centrale. Mais dans la deuxième moitié du xvii^e siècle, avec la jeune dynastie mandchoue, les conditions changent. L'expansion chinoise reprend vers le Turkestan. Une nouvelle vague d'influence chinoise passe sur les pays musulmans, et Kia-yu-kouan n'étant plus fermé politiquement, l'importance et la notoriété de Sou-tcheou diminuent avec celles de la porte qui y donnait accès. Le nom cesse d'être aussi connu en Asie centrale, et c'est, je pense, vers cette époque, dans la deuxième moitié du xvii^e siècle, que la vieille forme d'Asie centrale Sukčü perd du terrain et disparaît finalement devant le chinois moderne Sou-tcheou⁽³⁾.

(1) Cf. YULE, *Cathay and the way thither*, p. cclii.

(2) Cf. N. TRIGAULT, *Histoire de l'expédition chrétienne en Chine*, Paris, 1618, in-8°, p. 858 et suiv.

(3) Je n'ai pas fait état de la forme Succir (ou plutôt Succur) que, dans le milieu du xvi^e siècle, Ramusio prête à Hajji Mohammed, parce que Ramusio en a visiblement adapté l'orthographe aux récits de Marco Polo (cf. sur ce texte, YULE, *Cathay and the way thither*, p. ccxv). Yule (*Marco Polo*, I,

Ces noms de Qoço, de Sukçu ne doivent pas être isolés. Sous les Mongols, le monde persan connaissait par exemple Si-ngan-fou sous une forme Kendjanfu, qu'emploient aussi bien Raehid ed-din que Marco Polo, et qui paraît altérée de 京兆府 King-tchao-fou⁽¹⁾; mais, quand Kendjanfu revint aux Chinois comme le nom musulman de Si-ngan-fou, ils ne le reconnurent pas et retranscrivirent dans leurs vocabulaires ce nom d'origine chinoise sous la forme 金張夫 Kin-tchang-fou⁽²⁾.

Peut-être la région même de Tourfan nous fournit-elle au XVIII^e siècle un nouvel exemple de ces retranscriptions. Il y a au nord-ouest de Tourfan une ville ruinée qui a joué un rôle historique assez considérable, puisqu'elle était au début de notre ère la capitale du roi de la tribu antérieure de Kiu-che: cette ville a toujours été connue, au temps des Han comme au temps des T'ang, sous le nom purement chinois de 交河 Kiao-ho; ses ruines portent aujourd'hui le nom turc de Yâr, la « Falaise ». Or la géographie chinoise du XVIII^e siècle l'appelle 招哈和屯 Tchao-ha-houo-t'ouen⁽³⁾. Houo-t'ouen est un mot mongol, *khoto*, et signifie « forteresse, enceinte »⁽⁴⁾; nous avons

218) a peut-être raison de voir une métathèse accidentelle dans le Sowchik d'Anthony Jenkinson, qui recueillit le nom à Boukhara en 1558-1559. En tout cas, il faut encore reconnaître l'ancienne forme d'Asie centrale dans le Suktsey (je reproduis l'orthographe de Yule, n'ayant pas l'original russe actuellement à ma disposition) que mentionne Fédor Isakovitch Baïkov; or Baïkov voyagea en Mongolie de 1654 à 1658.

⁽¹⁾ Cf. *Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, II, 24, 29.

⁽²⁾ Cf. *B.E.F.E.O.*, III, 771.

⁽³⁾ Cf. par exemple *K'in ting houang yu si yu t'ou tche*, chap. 14, fol. 7 v^o.

⁽⁴⁾ Cf. le dictionnaire de Kovalevskii, p. 916. C'est par une simple coïncidence que cet emplacement est aujourd'hui souvent appelé Yâr-khoto par les archéologues et les orientalistes. M. Klementz, qui attira l'attention sur ces ruines, avait beaucoup plus voyagé en Mongolie qu'en Turkestan, et il était accompagné sans doute de Mongols quand il alla à Yâr; c'est lui qui a lancé le nom de Yâr-khoto, mais cette forme est inconnue dans la région; il n'y a donc pas à tenir compte du hasard qui met aujourd'hui un Yâr-khoto en face du Tchao-ha-houo-t'ouen des géographes chinois du XVIII^e siècle.

dans cette appellation un vestige de la domination mongole à laquelle la conquête de K'ien-long mit alors un terme. Mais je me demande si, dans ce nom mongolisé de Tchao-ha-houo-t'ouen, d'«*enceinte de Tchao-ha*», nous ne devons pas simplement reconnaître le nom chinois historique de Kiao-ho, avec la palatalisation normale de la prononciation chinoise du nord; ce nom chinois aurait été adopté dans la nomenclature mongole du pays⁽¹⁾, mais les Chinois, en le retrouvant ainsi modifié, ne l'auraient pas reconnu, et en auraient fait Tchao-ha, tout comme de Kao-tch'ang ils ont fait Houo-tcheou et Houo-tcho, par l'intermédiaire de Qo'co.

Je voudrais, avant de clore cette note, signaler un dernier nom à propos duquel la même question se pose peut-être que pour Sou-tcheou. Marco Polo nomme dans le nord-ouest de la Chine un pays de Tenduc. De celui-là, l'identification est incertaine. On a songé un moment à 天德 T'ien-tö, qui était sous les T'ang le nom d'un établissement de défense militaire au haut de la boucle du Fleuve Jaune. D'autres ont répondu que le T'ien-tö des T'ang était détruit depuis longtemps au moment des voyages de Marco Polo⁽²⁾. Je ne crois pas que cette objection ait grande valeur. Si Tenduc est T'ien-tö, il faudra admettre que le nom, dans l'usage courant de l'Asie centrale, avait pris, comme ceux de Qo'co ou de Sukëu, une existence indépendante des formes chinoises de l'époque mongole, et remontait à un temps où la consonne finale de *tö* (**täk* ou **tyk*) subsistait encore, c'est-à-dire précisément à l'époque des T'ang, pour laquelle l'existence de T'ien-tö est attestée. Que d'ailleurs ce T'ien-tö ait joué un rôle important et laissé un souvenir au point de vue des relations de la Chine avec les Turcs de la

⁽¹⁾ Cette nomenclature mongole est d'ailleurs, au sud des T'ien-chan, postérieure à l'époque mongole, et ne date assez vraisemblablement que du temps de la grande puissance des «*Orats*», c'est-à-dire du *xvii*^e siècle.

⁽²⁾ Cf. *Marco Polo*, éd. Yule-Cordier, I, 284, 286.

haute Mongolie, l'*Histoire des Song* est là pour l'attester bien après la chute des T'ang, quand elle commence sa notice sur les Ouïgours par ces mots : « Les Houei-ho étaient primitivement une branche des descendants des Hiong-nou, qui se trouvait au nord-ouest de T'ien-tö, sur la rivière So-ling (Selinga)⁽¹⁾. » Il semble que T'ien-tö ait joué un peu pour les relations avec le nord-ouest, avec la Mongolie, le même rôle que joua Sou-tcheou à l'ouest, vis-à-vis du Turkestan chinois. Il n'y aurait donc rien d'impossible à ce que le souvenir eût longtemps duré en Asie centrale de la première ville par laquelle on arrivait du bassin de l'Orkhon en Chine, tout comme on connaissait celle où aboutissaient les grandes routes de l'ouest. Je ne garantis pas que Tenduc soit T'ien-tö, mais je n'y vois rien d'impossible, tant s'en faut, et si c'est à cette équivalence qu'on doit s'arrêter, nous aurons là un nouvel exemple d'un nom chinois survivant en Asie centrale avec la forme qu'il avait sous les T'ang, alors que dans la Chine propre ce nom avait évolué, si même il n'était pas tout à fait oublié.

Il y a évidemment dans ces explications une forte part d'hypothèse. Mais la recherche, que je n'ai fait qu'amorcer, me paraît mériter d'être poursuivie. Nous avons chance, semble-t-il, de trouver là toute une onomastique répandue en Asie centrale et qui est bien issue de formes chinoises, mais qui s'est maintenue en dehors de la Chine même et indépendamment des changements que l'évolution phonétique de la langue faisait subir à ces formes dans leur propre patrie.

⁽¹⁾ *Song che*, chap. 490, fol. 5 v°; cf. aussi, pour l'époque des T'ang, ДИРЕН, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk*, dans *Die alttürk. Inschr. der Mongolei*, Zweite Folge, p. 32.

NOTE ADDITIONNELLE.

Si le ture *Qočo* représente en effet le chinois *Kao-tch'ang*, il force à poser l'équivalence ture *-čo* = chin. *tch'ang*, qui ne paraît pas s'imposer à première vue, d'après ce que l'on connaît de la prononciation du chinois sous les T'ang et de la phonétique turque. Les dialectes turco-tatars dans leur ensemble et le ture d'Asie centrale, dit « ouïgour » ou non, ont possédé et possèdent encore la nasale gutturale *ñ*; rien de plus vraisemblable, dans ces conditions, qu'une transcription telle que **-čaiñ* (notée **-čang* dans les écritures qui n'ont pas de lettre spéciale pour le *-ñ*). Et l'on rencontre, en fait, cette façon de rendre les finales *-ang* du chinois dans un certain nombre de mots tels que *tsang* « grenier » = 倉, *sän-ün* et *sang-un* « général » = 將軍, *čang-si* = 長史 (voir ci-dessus, p. 584, n. 2 et p. 585, n. 1); parallèlement, on a des transcriptions aussi fidèles et aussi soignées des finales *-ong* et peut-être *-ing*. Mais ce n'est là, à ce qu'il semble, que la manière des lettrés, celle des rédacteurs d'inscriptions solennelles et des clercs religieux; de ceux qui ont donné aux Turcs leur vocabulaire soit religieux, soit officiel. Les équivalences, sinon populaires, du moins courantes et parlées, sont celles que présentent *Qočo* et *sautso*, par exemple (cf. ci-dessus, p. 589).

Il semble possible d'en rendre compte sans recourir à l'hypothèse, peut-être un peu forcée, que M. Pelliot a proposée ci-dessus (voir p. 590, n. 1). Il suffit d'admettre que le chinois du nord possédait à l'époque qui nous intéresse une série de voyelles nasalisées, et une seule. Les voyelles qui se trouvaient être suivies de la nasale gutturale **-ñ* (transcrite *-ng*) étaient nasalisées, tandis que celles qui avaient après elles **-n* ou **-m* ne l'étaient pas; elles étaient, au contraire, traitées

comme si elles étaient suivies de consonnes quelconques. Un pareil phénomène n'a rien de surprenant : on sait, en effet, que l'articulation nasale dite gutturale entraîne un abaissement particulièrement accentué du voile du palais (cf. JESPERSEN, *Lehrbuch der Phonetik*, § 60) ; d'où il suit qu'elle est plus qu'une autre favorable à la nasalisation de la voyelle qui la précède immédiatement. Sans parler des dialectes chinois modernes, qui nasalisent en effet les voyelles des groupes *-ang*, *-ong*, *-eng* et même *-ing*, mais laissent intactes celles des finales *-ai*, *-an*, *-en* et *-in*, on rappellera simplement que les *-au-*, *-ou-*, *-en-* du français, dont la nasalisation est des plus fortes, étaient suivies anciennement de nasales dentales, mais sont devenues des nasalisées vélares et sont entendues et notées comme gutturales, par les étrangers.

Une pareille nasalisation entraînait deux conséquences importantes, et presque nécessaires. La première est l'altération du timbre des voyelles nasalisées. C'est un fait bien connu, mis en relief par la linguistique historique et dont le mécanisme physiologique a été expliqué déjà par Czermak, que la fermeture du voile du palais, c'est-à-dire la résistance à la nasalisation, suit une progression parallèle à l'élévation de la langue (cf. JESPERSEN, *Phonetische Grundfragen*, § 129). Les voyelles les plus fermées, *i* et *u*, sont les plus réfractaires : *ĩ* et *ũ* sont très instables et tendent soit vers *i* et *u*, soit vers *e* et *o* ; *é* et *ó* sont moins résistants déjà, puis viennent *ê* et *ô*, et enfin *a*. Mais d'autre part *a* tend à se fermer. La seconde conséquence de la nasalisation est la relation intime qui s'établit entre la voyelle nasalisée et ce qui reste de la consonne nasale et qui fait que l'articulation de l'une et de l'autre sont solidaires en quelque sorte et tendent à se faire à la même place.

En conséquence on est amené à poser pour la langue usuelle de l'époque des Tang les séries suivantes de voyelles nasal-

sées, dont la transcription est bien entendu simplement approximative :

剛 ^{*kâi} «dur»	à côté de	甘 ^{*kau} «doux»	et de	干 ^{*kau} «bou-
				clier»
更 ^{*kèi'} «changer»	—	根 ^{*ken} «racine»		
工 ^{*koû} «travail»				
京 ^{*kiû'} «capitale»	—	金 ^{*kim} «métal»	et de	斤 ^{*kin} «livre
				chinoise»

L'ordre des voyelles est celui qui répond à l'importance de la nasalisation : d'après M. Giles, le dialecte de Ning-po a *koîng*, *kèng* et *kaîng*, *kung* et *cîng*, exactement dans la même suite. On a distingué ^{*-i'} de ^{*-î}, c'est-à-dire la nasale gutturale antérieure de la postérieure par le signe ' de la mouillure; l'articulation antérieure se trouve après les voyelles qui, par elles-mêmes, sont antérieures ou palatales, et la postérieure accompagne celles qui sont vélaïres. C'est la conséquence de la nasalisation complète des voyelles et de la fusion, déjà signalée, des éléments vocaliques et consonantiques. A ce point de vue, on peut distinguer deux groupes :

ARTICULATION POSTÉRIEURE.

剛 ^{*kâi}
工 ^{*koû}

ARTICULATION ANTÉRIEURE.

更 ^{*kèi'}
京 ^{*kiû'}

Il est essentiel de ne pas perdre de vue, d'ailleurs, que des altérations relativement anciennes des voyelles et de leur caractère antérieur et postérieur ont et devaient entraîner *ipso facto* celle des nasales liées à elles. Mais ce sont là des faits qui seront négligés de parti pris dans cette note, comme d'ailleurs tout ce qui ne touche pas *directement* au phénomène précis que nous voulons saisir et reconstituer dans la mesure du possible. C'est pour la même raison, et pour ne pas accumuler les difficultés dans une simple note, que la question du

timbre de l'*e* ne sera touchée que là où il sera nécessaire, et simplement en passant.

Il est aisé de voir que les formes reconstruites qui viennent d'être posées répondent exactement aux concordances que l'on observe entre les diverses formes du chinois de Chine, d'Annam, de Corée, du Japon et d'Asie centrale. Sur les faits que l'on observe en Chine même, il n'y a pas grand'chose à ajouter à la référence donnée plus haut au *Chinese-English Dictionary*, de M. Giles. On peut ajouter que la langue des lettrés se tient à peu près dans les mêmes limites : la nasalisation est la plus sensible pour *-ang* et *-ong*, elle l'est moins pour *-eng*, et la voyelle de *-ang* est plus fermée sensiblement que la transcription usuelle ne l'indique. L'*i* tend à garder son timbre, et par conséquent à perdre de façon plus ou moins complète sa nasalisation.

Le sino-annamite, a évolué pour une grande partie dans la même direction que le chinois : il possède comme lui des voyelles nasalisées vélaïres. Les correspondances sont un peu compliquées du fait d'accidents secondaires qui ont amené des changements de timbre multiples des diverses voyelles. On reconnaît bien, cependant, que là où des altérations de ce genre n'ont pas eu lieu, le sino-annamite conserve une prononciation très proche de la chinoise sur le point qui nous occupe, bien entendu : ainsi *twong* « mutuel », chin. 相 *siang*; *phwong* « carré, lieu », chin. 方 *fang*; *trwong* « aimé, âgé », chin. 長 *tchang* attestent à la fois la nasalisation et la fermeture de l'*a* qui en résulte; cette fermeture n'apparaît pas, par exemple, dans *giang* « expliquer », chin. 講 *kiang*, mais c'est à cause de la palatale précédant la voyelle, qui a entravé l'action du mouvement du voile du palais. De même *dong* « hiver », chin. 冬 *tong*; *dzong* « admettre, contenir », chin. 容 *yong*; *trung* « milieu », chin. 中 *tchong*; *eng* « respectueux », chin. 恭 *kong* présentent des voyelles nasalisées de timbre plus ou moins fermé. Le cas

des finales *-eng* et *-ing* est particulièrement intéressant : là où *-e-* et *-i-* sont conservées, au moins pour le principal, c'est-à-dire dans les cas où elles sont restées en sino-annamite des voyelles antérieures, la nasalisation elle-même s'est affaiblie, mais le caractère palatal de la nasale qui suivait s'est accentué; dans le cas contraire, on se trouve en présence de nasalisées qui ont perdu leur ancien caractère et se sont ouvertes (cf. ci-dessus, p. 599). On a pour 曾 *tseŋ* « ajouter », *täng*, mais pour 聖 *cheng* « sacré », *thánh*, et pour 孟 *Meng* (*Mong*) « Menciaus », *Manh*; pour 經 *king* « livre », *kính*; pour 情 *ts'ing* « sentiments », *tính*; mais pour 命 *ming* « ordre », *mäng*. On voit comment *-nh* réfléchit dans les exemples donnés le **-i'* ancien posé ci-dessus et se ramène à lui.

Le coréen, lui aussi, possède les voyelles nasalisées des types chinois et sino-annamite, et l'on sait que l'écriture nationale coréenne possède un caractère spécial destiné à marquer la nasalisation vélaire. En revanche, il ne fait pas la distinction, si nette en annamite, de *-nh* et de *-ng* : son *-ng* est peut-être plus près sous ce rapport des **-i* et **-i'* anciens. Surtout il retient la nasalisation des voyelles fermées et l'on a 命 *miöng* (chin. *ming*), 情 *tchöng* (chin. *ts'ing*), 經 *kiöng* (chin. *king*), 孟 *Meng* (chin. *Meng*), 聖 *söng* (chin. *cheng*) et 曾 *tchöng* (chin. *tseŋ*), tout à fait comme 恭 *kong* (chin. *kong*), 中 *tchung* (chin. *tchong*), 容 *yong* (chin. *yong*), 冬 *tong* (chin. *tong*), 講 *kaug* (chin. *kiang*), 長 *tchang* (chin. *tchang*), 方 *paug* (chin. *fang*) et 相 *sang* (chin. *siang*). On aperçoit de suite les conséquences : si les voyelles relativement ouvertes ont à peu de chose près le timbre du chinois, les voyelles fermées se sont ouvertes, ainsi qu'on devait l'attendre : car, on l'a vu plus haut, **-i-* tend naturellement soit vers **-i-*, soit vers **-e-*.

La prononciation japonaise du chinois s'en est ressentie et la représentation des nasales en 漢音 *kan-on* vient, tout comme la lecture des consonnes initiales, à l'appui de la tra-

dition historique qui dit que cet « idiome » est parvenu au Japon par l'intermédiaire de la Corée. Le seul point à considérer est que les Japonais ignoraient jusqu'à ces derniers temps, où, paraît-il, les voyelles finales suivies de *-u* tendent à se nasaliser, les voyelles dites nasales. Ils ont donc reproduit les phonèmes énumérés plus haut, moins la nasalisation, dont l'existence ancienne est uniquement attestée par le timbre des voyelles : *kō*, *chō*, *hō* et *sō* sont les équivalents très corrects des formes coréennes *kaŋg*, *tchāng*, *paŋg* et *saŋg*, prononcées, comme en chinois (sauf en ce qui concerne les initiales, où d'ailleurs jap. *h-* répond correctement à cor. *p-*), **kâ^h*, **çâ^h*, **pâ^h* et **sâ^h*. Ainsi l'**-a-* de **-aŋg* s'est trouvé se confondre avec l'**-o-* de *-oŋg* dans *tō* = *tong*, *yō* = *yong*; dans *chu* = *tchūng*, l'**-o-* nasalisé s'est fermé légèrement. Les correspondances de l'ancien **ç* offrent des variations de timbre, comme ailleurs, et l'on a *sō* en face de cor. *tchūng*, *bō* en face de *Meng*, mais *sei* en face de cor. *sōng* 聖. Cette dernière équivalence est remarquable : elle nous atteste que la nasalisée coréenne *-ōng* représente bien un ancien **ç* dont le timbre était celui de l'*e* fermé : le groupe *-ei* du japonais note, en effet, une voyelle telle que l'*e* français. L'*ç* nasalisé du chinois, étant resté tel en coréen, s'y est ouvert et, tout comme en français, *-i-* était devenu en réalité **-é-* : le japonais a fidèlement rendu ce phonème, la nasalisation restant toujours à part bien entendu, et note, en *kan-on*, *kei* pour cor. *kiōng*, chin. *king*, — *sei* pour cor. *tchōng*, chin. *tsing* (remarquer ici l'opposition à la fois pour l'initiale sourde et pour la finale avec la lecture *djō* en *go-on*, qui représente un traitement un peu différent du *-ng*, à examiner ailleurs), — *bei* pour cor. *miōng*, chin. *ming*.

C'est à la façon du japonais que se sont conduites les langues d'Asie centrale, le sogdien et le turc : ni l'une ni l'autre ne connaissaient de voyelles nasalisées. Les Turcs ont exactement noté tout ce qu'ils pouvaient percevoir et rendre de la parole chi-

noise quand ils ont interprété par *-co* le 昌 *ch'ang* chinois, prononcé **câ^h*, de 高昌 *kao-tch'ang*; par *-tso* le 藏 *tsang*, prononcé **tsâ^h*, de 三藏 *san-tsaug*; de même dans le cas de 龍 *long* « dragon », ancien **lq^h* ou **lq̄^h* (cf. ci-dessus, p. 589, n. 4), noté, avec fermeture toujours aussi régulière et caractéristique, *lu* et *lū^h*; dans celui de 庚 *keng* « septième caractère cyclique », ancien *ke^h*, avec *e* fermé, rendu par *kêy*, qui est visiblement une graphie destinée à rendre une longue intermédiaire entre *e* (ouvert) et *i*. Il est tout à fait intéressant de noter que l'absence même d'un intermédiaire tel que le coréen l'a été pour le japonais, se fait sentir : les Turcs et Sogdiens, qui ont été en contact direct avec les Chinois, ignorent comme ces derniers et comme les Annamites la nasalisation renforcée de l'*i* et ses effets; pour l'ancien *-i^h*, ils écrivent *-i* et non pas *-é* (*-ei*), comme le font les Japonais en *kan-on*. On a *Ge-tsi* pour 義淨 *Yi-tsing* en turc, et en sogdien *pyy* pour 丙 *pîng* « caractère cyclique » et *tyy* pour 丁 *ting* « caractère cyclique ». Tout ce qui reste dès lors de la nasalisation, c'est la longueur de la voyelle, que le sogdien rend par les moyens dont il dispose.